

LETTRE PASTORALE

du 21 février 1884

SUR L'ESPÉRANCE CHRÉTIENNE

Nos TRÈS CHERS FRÈRES,

L'Espérance est un des mobiles les plus puissants de l'activité humaine. Dans chacune de nos entreprises, nous poursuivons un bien à venir : *omnia in rebus humanis spes futurorum agunt*. C'est l'observation que faisait l'un des écrivains les plus remarquables du v^e siècle de l'ère chrétienne, Salvien. L'espérance, disait-il, est l'aliment et le soutien de cette vie passagère : *vita hæc temporaria non nisi spe alitur ac sustinetur*. Quand nous ensemencons

nos terres, c'est avec l'espoir d'en retirer au centuple le grain de blé que nous leur confions : *Ideo enim terris frumenta credimus, ut cum usuris credita recipiamus.* Mettrions-nous tant de soin à cultiver nos vignes, si la perspective d'une récolte future ne nous consolait à l'avance de ce pénible labeur ? *Ideo in vineis labor maximus ponitur quia homines spes vindemiæ consolatur.* Revendre avec profit ce qu'il vient d'acheter, tel est le succès que le négociant se promet de toutes ses opérations : *Ideo negotiatores thesauros suos emptionibus vacuant dum venditionibus sperant esse cumulandos.* Et le navigateur qui brave les vents et les tempêtes, exposerait-il sa vie à tant de hasards, s'il ne comptait sur l'accomplissement de ses vœux ? *Ideo navigatores vitam ventis ac tempestatibus credunt, ut spebus votisque potiantur.* Ainsi toutes choses se font-elles parmi les hommes en vue des biens qu'ils espèrent : *Totum inter homines spebus agitur* (1).

Si, comme le disait l'éloquent prêtre de Marseille, l'espérance est un des plus grands ressorts

(1) *Liber ii adversus avaritiam*, 12.

de la volonté humaine, faut-il en limiter l'action à la vie présente, ou bien l'étendre au-delà des bornes du temps et de l'espace ? A cette question capitale la raison et la foi répondent en même temps, bien qu'à l'aide de lumières diverses et avec une inégale autorité. S'appuyant sur les instincts les plus profonds de la nature humaine, la raison se refuse à la pensée d'un anéantissement de nous-mêmes qui serait la négation de nos grandeurs et la ruine de toutes nos espérances. Il n'est aucune de nos facultés qui atteigne ici-bas sa fin complète. L'intelligence, le cœur, la volonté, tout en nous aspire à l'infini. Nous voulons vivre, vivre encore, vivre toujours. Le néant nous fait horreur et la mort ne nous cause tant d'épouvante que parce qu'elle semble nous en offrir quelque image. Or serait-il possible que Dieu n'eût mis en nous ce sentiment de l'immortalité que pour nous bercer d'un vain rêve et nous rendre le jouet d'une illusion fatale ? La croyance universelle des peuples a toujours protesté contre une hypothèse non moins injurieuse pour l'homme qu'elle n'est contraire à l'idée même de Dieu.

A ce désir de l'immortalité, si naturel au

cœur de l'homme, la foi répond par les promesses de la vie éternelle, et ces promesses sont fondées sur la parole infaillible de Dieu. Sans doute, notre esprit enveloppé de nuages et appesanti par la matière est impuissant à comprendre dans toute son étendue le bonheur qui nous attend. L'Écriture sainte l'a dit : « L'œil de l'homme n'a pas vu, et son oreille n'a pas entendu ce que Dieu prépare à ceux qui l'aiment (1) » ; mais déjà il nous est donné de pressentir les joies ineffables qu'il nous réserve dans la vie future. Se reposer en Dieu avec la certitude d'une paix immuable ; le voir face à face, tel qu'il est, sans ombre et sans voile ; contempler à découvert cette vérité substantielle dont un simple reflet nous transporte ici-bas de joie et d'admiration ; aimer indéfiniment cette beauté parfaite dont le monde ne reproduit qu'une faible image ; posséder à jamais le bien suprême sans craindre de le perdre ; participer à la vie intime du Père, du Fils et de l'Esprit-Saint ; puiser à cette source de délices intarissable ; partager avec ce qu'il y a eu de plus saint

(1) 1^{re} aux Corinthiens, II, 9.

et de plus pur sur la terre un bonheur qui ne connaîtra ni retours ni vicissitudes ; vivre avec les esprits bienheureux dans l'échange d'une félicité qui s'accroît pour chacun de ce qu'elle procure à tous , et trouver ainsi l'infini dans la lumière , l'infini dans l'amour , l'infini dans la possession, l'infini dans la béatitude, tel est, Nos Très Chers Frères , l'objet de l'espérance chrétienne.

L'an dernier, à pareille époque, nous cherchions à vous montrer l'excellence de la foi , en présence des efforts que l'on fait de tous côtés pour la détruire au fond des âmes. L'espérance chrétienne , qui a son fondement dans la foi, n'est pas moins exposée aux attaques de l'incrédulité. C'est pourquoi nous voudrions la ranimer et la fortifier en vous à l'entrée de cette sainte Quarantaine où nos fins dernières devront être plus particulièrement l'objet de nos méditations.

I

Quand nous plaçons dans la vie éternelle l'objet suprême de l'espérance chrétienne, les incrédules affectent de nous répondre : Vous faites de la vertu un calcul où la recherche de l'intérêt propre diminue le mérite, si elle ne le détruit pas complètement. Non, Nos Très Chers Frères, tel n'est pas le sens, tel ne saurait être l'effet de l'espérance chrétienne. Le motif essentiel de la vertu se tire de la sainteté même de Dieu à l'image et à la ressemblance de qui nous avons été créés. Il faut accomplir le devoir parce que c'est le devoir; il faut obéir à la loi parce que c'est la loi. L'obligation de pratiquer la vertu n'en resterait pas moins étroite, alors même que, par impossible, on n'en retirerait aucun fruit, et que nulle récompense n'y serait attachée. Le bien est tel de sa propre nature; il a son fondement dans la raison et dans la volonté divines, ou plutôt il est l'essence même de Dieu, et par suite, il s'impose à la créature raisonnable comme une loi absolue, en dehors de toutes les

conséquences qui peuvent en découler. Voilà l'idée que l'on doit se faire de la vertu : idée sublime et qui revient à toutes les pages de l'Écriture où la sainteté de Dieu apparaît comme le motif le plus élevé de la moralité humaine : « Soyez saints, parce que je suis saint : » *Sancti estote, quia ego sanctus sum* (1).

Mais, chose admirable, Nos Très Chers Frères, et sur laquelle nous ne saurions trop insister, l'espérance chrétienne, bien loin d'affaiblir le caractère absolu du devoir, ne fait qu'ajouter au mérite de la vertu, ou, pour mieux dire, elle est elle-même une vertu, et une vertu excellente parmi toutes. N'est-ce pas, en effet, une obligation pour l'homme de tendre vers Dieu, qui est sa fin dernière comme il est son premier principe ? Or quel est l'objet de l'éternelle récompense sinon Dieu lui-même, c'est-à-dire le souverain bien ? De telle sorte que l'idée du devoir implique le désir de la béatitude. En aspirant à la félicité céleste, nous aspirons à l'union immuable avec Dieu ; or l'union immuable avec Dieu ou la possession de Dieu est précisément la

(1) Lévitique, xi, 44, 45 ; xix, 2 ; xx, 26 ; xxi, 8, etc.

perfection du bien , la consommation de la sainteté en même temps qu'elle constitue la plénitude de la récompense. Aussi, dans le sermon sur la montagne , cet admirable résumé de la morale chrétienne, Notre-Seigneur Jésus-Christ a-t-il fait suivre l'une de l'autre ces deux grandes paroles, pour montrer que l'homme doit chercher son propre bonheur dans l'accomplissement de la loi divine : « Soyez parfaits comme votre Père céleste est parfait. — Réjouissez-vous et tressaillez d'allégresse , parce que votre récompense est grande dans les cieux : » *Gaudete et exultate , quoniam merces vestra copiosa est in cœlis* (1).

Et pourquoi, Nos Très Chers Frères, le désir de la perfection morale et l'espoir de la béatitude éternelle , loin de s'affaiblir mutuellement , se fortifient-ils l'un par l'autre ? Nous venons d'en indiquer le motif : l'objet de la récompense est en même temps la raison première du devoir et l'exemplaire de la sainteté. C'est la remarque que faisait le pieux auteur des Soliloques tirés des œuvres de saint Augustin : « Dieu couronne

(1) S. Matthieu, v, 12, 48.

et il est lui-même la couronne ; il promet et il est lui-même l'objet de la promesse ; il rémunère et il est lui-même la rémunération ; il récompense et il est lui-même la récompense : » *Tu ipse coronator es et corona, tu ipse promissor es et promissio, tu remunerator es et munus, tu præmiator et præmium felicitatis æternæ* (1). Sans doute, l'amour de Dieu pour lui-même est le plus parfait de tous les sentiments ; mais aimer Dieu comme la source de notre bien, c'est encore, à certains égards, aimer Dieu pour lui-même : c'est chercher sa gloire, puisque le bonheur de sa créature le glorifie en faisant éclater sa puissance, sa sagesse et sa bonté ; c'est accomplir sa volonté et obéir à sa loi, puisque notre salut est la fin à laquelle tendent toutes ses œuvres. Ainsi toutes choses se concilient-elles parfaitement : l'amour de Dieu pour lui-même et l'amour de Dieu comme notre bien, suivant cette parole du Seigneur au père des croyants : « C'est moi-même qui serai votre récompense » : *Ego merces tua magna nimis* (2).

(1) *Soliloqu.*, xxxvi.

(2) Genèse, xv, 1.

Quelque absolu que puisse être, en effet, le caractère impératif et obligatoire de la loi morale, l'homme ne saurait se dépouiller complètement de l'amour de soi, ni faire abstraction de son propre intérêt dans l'accomplissement du devoir. Le désir du bonheur nous est naturel, aussi bien que l'idée de la justice ; c'est une loi de notre être, disait saint Augustin : *Omnis homo gaudere desiderat* (1). S'il nous est donné d'atteindre par des actes passagers à ce degré d'amour du bien où l'oubli total de soi-même bannit tout motif personnel, ce désintéressement absolu ne saurait être la condition habituelle de l'activité morale : ce serait la destruction de la personnalité humaine. Sur ce point comme en tout le reste, la doctrine catholique est en harmonie parfaite avec les besoins et les tendances légitimes de notre nature. Dans l'espérance chrétienne, l'intérêt se confond avec le devoir, et le désir de la béatitude devient un mérite.

Car, ainsi que l'enseigne saint Thomas, pour rendre notre espérance méritoire et lui assurer

(1) *Sermo de sanctis*, 30.

le caractère d'une vertu, Dieu a reculé la béatitude dans un avenir plus ou moins lointain. Il éprouve notre constance par le retard qu'il met à remplir nos vœux, et la confiance avec laquelle nous attendons l'effet de ses promesses est un hommage que nous rendons à sa justice et à sa véracité (1). Et, d'autre part, que de difficultés pour atteindre ce but placé au-delà des bornes de la vie présente! Que de mérite à poursuivre malgré tant d'obstacles un bien si éloigné, *bonum futurum et arduum!* Voilà pourquoi Notre Seigneur Jésus-Christ compare le royaume des cieux à une cité placée sur la montagne : *civitas supra montem posita* (2). Pour y arriver, il faut monter, monter encore, monter jusqu'au sommet, c'est-à-dire avancer sans cesse dans la voie de la sainteté. D'où il suit que l'espérance chrétienne excite et stimule tout ce qu'il peut y avoir en nous d'ardeur pour le bien ; elle est l'âme de notre vie mortelle, suivant l'expression de saint Augustin : *vita vitæ mortalis, spes est vitæ immortalis* (3).

(1) S. Thomas, 2^a 2^{ae}, quæstio xvii, art. 1.

(2) S. Matthieu, v.

(3) *Super psalmum ciii*, vers. 34.

II

En disant que l'espérance chrétienne est l'âme de notre vie mortelle, le saint Docteur envisageait tout particulièrement la vertu dont elle est le soutien, la souffrance et le malheur, qui trouvent en elle leur suprême consolation. Enlevez du milieu des hommes cette force immense pour le bien, cette protection si efficace contre le vice, que deviendra le monde moral? Quelque attrait que la vertu puisse exercer sur des âmes généreuses, il n'en est pas moins vrai qu'elle renferme un sacrifice souvent pénible, toujours coûteux, le sacrifice de la passion au devoir, des sens à l'esprit, de la liberté à la loi, de la volonté propre à l'autorité, de l'intérêt particulier au bien général. Depuis le commencement jusqu'à la fin de sa vie, l'homme est aux prises avec lui-même, avec les forces qui le sollicitent au mal, soit qu'elles agissent du dehors, soit qu'elles partent de son propre fonds. Eh bien, nous vous le demandons, Nos Très Chers Frères, se sentira-t-il porté à combattre ses

mauvais penchants, celui pour qui toute espérance disparaît avec la mort? N'ayant plus d'autre horizon que les bornes de la vie présente, ne cherchera-t-il pas à y concentrer tous ses désirs et à se procurer ici-bas la plus grande somme possible de jouissances, sans s'inquiéter d'aucun précepte qui pourrait contrarier ses inclinations? Si la crainte des hommes met quelque frein à ses passions, s'imposera-t-il la moindre gène, la plus légère contrainte, dans tout ce qui échappe à l'action des lois humaines? Amasser et jouir, ne sera-ce pas sa seule et unique devise, du moment qu'il n'aura plus dans l'avenir d'autre perspective que le néant? Écoutez le langage que le *Livre de la Sagesse* prêtait, il y a déjà bien des siècles, à ceux qui n'ont pas d'espérance dans une vie future : ne croirait-on pas entendre les paroles des athées et des matérialistes de nos jours ?

« Ils ont dit dans l'égarement de leurs pensées : il est court et plein d'ennui le temps de notre vie ; il n'est pas pour l'homme un lieu de repos à la fin de ses jours, et l'on n'en connaît pas qui soient revenus des enfers. Nous serons après cette vie comme si nous n'avions jamais

été. Notre nom sera livré à l'oubli pour toujours, et nul ne pourra plus se souvenir de nos œuvres. Venez donc et jouissons des biens présents : *venite ergo et fruamur bonis quæ sunt.* Couronnons-nous de roses avant que notre jeunesse se flétrisse. Nous n'attendons rien au-delà du tombeau : tous nos biens sont ici ; prenons-les où nous les trouvons. Que tout serve à nos plaisirs ! Laissons partout des traces de notre joie, car c'est là notre sort, c'est tout notre partage : *ubique relinquamus signa lætitiae, quoniam hæc est pars nostra, et hæc est sors nostra* (1).

C'est ainsi que la recherche du plaisir devient le but unique de la vie, dès l'instant que l'espérance chrétienne cesse d'être pour la vertu un appui et un soutien. Mais, à supposer même qu'un tel langage ne soit pas le comble de la déraison, serait-il possible de le placer dans la bouche de tout le monde ? Songent-ils bien, ceux qui pensent et parlent de la sorte, à cette portion de l'humanité la plus nombreuse de toutes et aux yeux de laquelle la vie présente est loin de

(1) Sagesse, 1, 1-9.

s'offrir sous des aspects aussi riants ? Songent-ils à ces déshérités de la fortune dont la condition se réduit à gagner péniblement le pain de chaque jour, et auxquels l'on ne saurait parler sans une ironie cruelle des plaisirs et des jouissances de ce monde ? Songent-ils à ces masses d'ouvriers qui, au fond des mines et des carrières, s'épuisent du matin au soir dans des labeurs au bout desquels il n'y aura jamais pour eux ni richesses ni honneurs ? Songent-ils enfin, au milieu de leurs fêtes et de leurs réjouissances, à tous ces malades qui, soit dans les asiles de la souffrance, soit dans leurs propres familles, traînent le long de la vie leurs infirmités souvent incurables ? Où trouver place dans de pareilles existences pour les satisfactions que se procurent si aisément les heureux du siècle ?

Ah ! nous ne craignons pas de le dire, Nos Très Chers Frères, si l'espérance chrétienne venait à disparaître avec les réparations légitimes et les justes compensations de l'avenir, si elle n'était là pour rétablir dans un autre monde l'équilibre rompu dans celui-ci et assurer à la loi morale sa sanction définitive et complète, si, en un mot, tout se réduisait aux choses d'ici-bas, le

problème de l'inégalité des conditions deviendrait insoluble, et la misère des uns, se dressant devant l'opulence des autres, soulèverait des difficultés en face desquelles la raison humaine resterait sans lumière et sans force.

Ils sont donc aussi imprudents que coupables, ces ennemis de la religion qui, par leurs attaques incessantes contre les fondements sur lesquels repose l'espérance chrétienne, s'efforcent d'enlever aux pauvres et aux malheureux les consolations d'une autre vie. En réduisant la nature humaine à un pur assemblage d'éléments matériels, en assimilant notre dépouille mortelle à celle d'une brute dans des funérailles d'où l'idée de l'immortalité est absente, en faisant le vide dans les âmes pour n'y laisser debout que la négation et le doute, en promenant le travailleur de déceptions en déceptions à travers les rudes épreuves d'une carrière au bout de laquelle ils n'ont à offrir que la perspective du néant à cet homme dont le lot est si chétif sur la terre, les adeptes de l'impiété insultent à la souffrance, en même temps qu'ils créent pour l'avenir un immense danger social. Leurs déclamations contre la vie future n'ont pas d'autre résultat que de pousser

les classes nécessiteuses au mécontentement et au désespoir. Croient-ils sérieusement remplacer les réalités de l'espérance chrétienne par des phrases telles que celle-ci : votre nom sera inscrit dans l'histoire, vous vivrez dans la conscience de l'humanité ? Vraiment, dire de ce pauvre ouvrier, ignoré la veille de sa mort et encore plus oublié le lendemain, que, pour toute récompense de ses travaux, il se survivra dans les annales de l'histoire et dans les souvenirs du genre humain, c'est outrager à la fois le bon sens et la faiblesse. Si c'est à de pareilles fantaisies que se réduisent les promesses des sophistes, qu'ils renoncent à traiter des questions dont la solution leur échappe, pour laisser à l'espérance chrétienne le soin de soutenir la vertu et de consoler le malheur.

C'est, en effet, l'immortalité personnelle, avec l'assurance d'un bonheur sans fin, que la doctrine catholique nous montre au terme de nos destinées terrestres comme la récompense d'une vie dont la loi divine aura été la règle. Et qui pourrait dire tout ce que l'espérance chrétienne a produit ici-bas d'énergie pour le bien, d'ardeur au travail, de modération dans la bonne fortune,

de constance et de résignation dans l'adversité ? Apôtres de la foi qui, au prix de tant de fatigues, avez porté l'Évangile à travers le monde ; martyrs de la sainte Église, auxquels la crainte des supplices n'a pu arracher une seule faiblesse : saints et saintes de tout ordre et de toute condition, qui êtes sortis victorieux des combats de la vertu, c'est l'espérance chrétienne qui vous fortifiait au milieu de vos épreuves. Vous y trouviez un préservatif contre le découragement, un attrait supérieur aux séductions du vice, une source de joies dans la persécution, un point d'appui fixe et invariable au milieu des agitations et des vicissitudes de la vie. Aussi est-ce avec raison que l'éloquence et l'art l'ont symbolisée sous la forme de l'ancre qui enchaîne au rivage le navire exposé à la fureur des flots : *Sicut anchora in mari navem immobilitat, ita spes animam firmat in Deo* (1). L'espérance met aux mains du chrétien l'arme de la mortification ; elle fait contrepoids aux instincts qui le sollicitent au mal ; elle excite en lui le désir de multiplier les bonnes œuvres et d'amasser des

(1) S. Thomas, *Super Epist. ad Hebr. cap. VI, lectio 4.*

mérites pour le grand jour de la rétribution universelle ; elle le détache de la terre pour l'élever au-dessus de lui-même ; elle est en toute vérité, selon l'expression de saint Augustin, l'âme de notre vie mortelle : *Vita vitæ mortalis, spes est vitæ immortalis.*

III

« Ne savez-vous pas, écrivait saint Paul aux Corinthiens que, dans les courses du stade, tous s'élancent à la poursuite du but, mais qu'un seul l'atteint ? Courez donc de manière à remporter le prix. Ceux qui luttent dans l'arène s'imposent toute sorte d'abstinence, bien qu'ils n'aspirent qu'à une couronne corruptible ; nous, au contraire, c'est une couronne incorruptible que nous cherchons à obtenir » : *et illi quidem ut corruptibilem coronam accipiant, nos autem incorruptam* (1). Ces paroles de l'apôtre nous rappellent que, plus l'objet de l'espérance est élevé, plus il faut d'efforts pour y atteindre.

(1) 1^{re} aux Corinth., ix, 24, 25.

Notre Seigneur Jésus-Christ ne l'avait-il pas dit auparavant dans cette mémorable maxime : « le royaume des cieux souffre violence et ce sont les forts qui l'emportent, » *regnum cœlorum vim patitur et violenti rapiunt illud* (1) ? Voilà pourquoi, après avoir montré que, pour rendre notre espérance méritoire, Dieu a reculé dans l'avenir l'effet de ses promesses, saint Thomas enseigne qu'à cet éloignement vient s'ajouter, comme une autre condition du mérite, la difficulté d'arriver à un bien précédé de tant d'obstacles : *bonum futurum et arduum* (2).

Assurément, Nos Très Chers Frères, rien n'est triste comme la condition de ceux qui n'ont pas d'espoir dans une vie future. Leur existence, semblable à celle de l'animal sans raison, leur paraît limitée à quelques courtes années pendant lesquelles, quoi qu'ils fassent, les maux l'emportent le plus souvent sur les biens. Mais n'est-il pas à craindre, d'autre part, que la présomption ne prenne dans certaines âmes la place du désespoir ? Quels sacrifices consent-on à s'imposer en

(1) S. Matthieu, xi, 12.

(2) S. Thomas 2^a 2^{ae} quæstio xvii, art. I.

vue d'une éternité de bonheur ? Ne s'imaginent-on pas trop facilement qu'il suffit de quelques actes de religion, accomplis à des intervalles plus ou moins éloignés, pour être à l'abri de toute inquiétude ? Où trouver de nos jours les saintes frayeurs que témoignaient les serviteurs de Dieu à l'approche de la mort, eux qui pourtant avaient passé toute leur vie au service de leur Maître ? Comment ne pas craindre pour le sort éternel de tant d'hommes à la foi si tiède, aux goûts si frivoles, qui ne savent refuser à leurs sens aucune satisfaction, pour qui tout devoir est un fardeau, toute privation un tourment, de telle sorte qu'on peut se demander s'ils ont conservé le souvenir de cette parole de l'Évangile : « le royaume des cieux souffre violence, et ce sont les forts qui l'emportent, » *et violenti rapiunt illud ?*

Pour ne citer qu'un exemple, Nos Très Chers Frères, cette loi annuelle du jeûne et de l'abstinence, dont nous venons vous rappeler les prescriptions, est-elle observée comme elle devrait l'être par des chrétiens qui aspirent aux biens de la vie céleste ? N'y a-t-il pas quelque présomption à espérer une récompense éternelle, quand on n'a même pas assez d'empire sur soi-même

pour s'imposer une privation aussi légère ? Soumettre les sens à l'esprit, et l'esprit à Dieu dont l'Église est ici-bas l'organe et l'interprète, n'est-ce pas la meilleure préparation aux hautes destinées qui nous attendent ? Pourquoi, dès lors, tant de demandes indiscrettes et peu motivées, pour s'affranchir d'un précepte rendu d'ailleurs si facile par les adoucissements que nous avons cru devoir y apporter ? Est-ce trop exiger de la nature humaine, quand on songe que ces actes de mortification et d'obéissance unis au sacrifice de Jésus-Christ acquièrent une valeur infinie et contribuent à une béatitude dont l'éternité seule peut mesurer la durée ?

Et la prière, cette clef du ciel, comme l'appelle saint Augustin, *oratio clavis cœli* (1), tient-elle dans la vie de la plupart des chrétiens toute la place qu'elle devrait y occuper ? Cette élévation de notre âme à Dieu n'est-elle pas le complément et la suite nécessaires de l'espérance chrétienne ? Car ce n'est pas de nous-mêmes, mais de la bonté divine et par les mérites de Jésus-Christ que nous attendons l'éternelle

(1) Serm. 22.

béatitude et les moyens d'y parvenir. Ne nous lassons donc pas de demander à Dieu la grâce sans laquelle nous ne pouvons rien pour le salut. Plus nous sommes environnés de périls, plus la prière doit monter de notre cœur à nos lèvres comme le cri de l'espérance. C'était la pensée qui animait le souverain Pontife lorsqu'il nous invitait naguère à redoubler de supplications pendant le mois plus spécialement consacré à la dévotion du saint Rosaire. Le même motif lui a inspiré diverses recommandations que nous nous empressons de porter à votre connaissance. Toujours désireux, en effet, d'attirer sur ses enfants les bénédictions du ciel, le Père commun des fidèles vient d'étendre à toute la chrétienté une pieuse pratique déjà en usage depuis vingt-cinq ans dans les États pontificaux. En présence des maux qui affligeaient l'Église et le monde, le Pape Pie IX, de sainte et glorieuse mémoire, avait prescrit de réciter dans les églises de Rome, à la fin de chaque messe non chantée, certaines prières enrichies de précieuses indulgences. Cette coutume si louable devra s'introduire également dans toutes les églises et chapelles de

notre diocèse, où elle ne manquera pas d'ajouter à la piété du clergé et des fidèles.

« Que Dieu, en qui vous avez placé votre espérance, vous comble de joie et de paix dans votre foi, afin que vous abondiez dans l'espérance et dans les dons que vous avez reçus de l'Esprit-Saint ! »

*Deus autem spei replete vos omni gaudio et
pace in credendo, ut abundetis in spe et virtute
Spiritus sancti ! (1).*

(1) Épître aux Romains, xv, 13.
